



REDACTION : 25, RUE THIERS

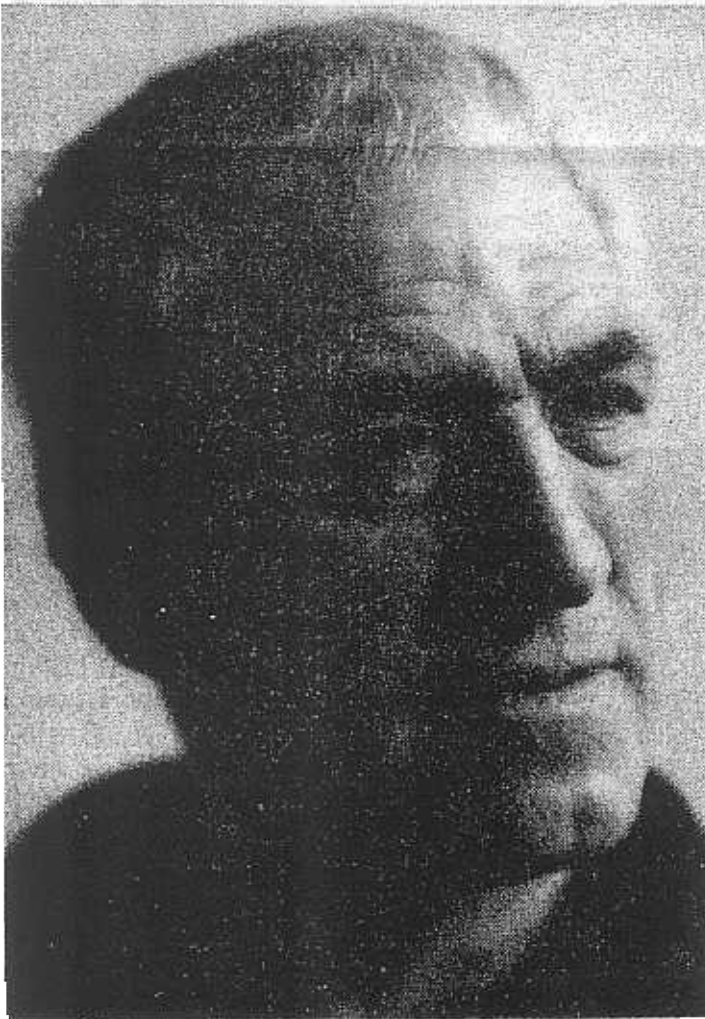
PUBLICITE : AGENCE HAVAS

Téléphone : 27-88-15

Chronique
aixoise

Portrait de Gabriel LAURIN

Dernière des trois émissions de la « Chronique aixoise », mercredi soir sur le petit écran. Hubert Knapp et Jean-Claude Bringuier avaient choisi de s'entretenir avec le peintre Gabriel Laurin, l'une des figures aixoises les plus indépendantes et cependant l'une des plus étroitement « cadrées » par la ville et sa campagne.



Le portrait de Gabriel Laurin nous a fidèlement restitué l'artiste, l'homme que tous connaissent, ou croient connaître. De son atelier, on a vu ce que voient ses yeux : la fraîcheur de la place de la Mairie, avec sa fontaine et ses platanes. A 66 ans, « Biel » se lève avec le soleil, fait le marché et prépare son manger comme il dit. Il répond, au courant de la conversation, aux questions qu'on lui pose en passant d'un sujet à un autre, sans le moindre souci d'enchaînement logique.

Et Laurin évoque le temps où il était matelot, engagé en 1917, sa vie parisienne (« J'ai connu Paris, de la rue de Lappe à la Porte d'Orléans. On traînait la misère, mais on avait vingt ans. Puis un jour, je suis retourné à Aix, et j'ai peint »).

— A quel moment de la journée peignez-vous ?

— Je peins surtout le matin. Il n'y a pas encore d'importuns (Laurin emploie un autre mot plus vif et aussi français). L'après-midi, non. Je regarde, je marche. Je peins debout, je saisis ce qui est là. Pas de passé, pas de futur, tout ce qui passe devant moi, je le prends...

Laurin évoque la Résistance : le Balafre et son adjoint aurtichien, les coups de feu, la fuite : « A trois ou quatre, nous avons nettoyé la Gestapo ».

Sur une musique assez triste et vieillotte de piano, des images d'Aix surgissent : le cours Mirabeau sous la pluie, les « Deux Garçons » à l'heure où l'on installe la terrasse, les passants. Le peintre revoit sa ville :

« Aix était tout rose, avant. Maintenant, il y a des buildings partout. Un rose doré, c'était mon Aix. Depuis, on a fait des maisons immenses avec des petites fenêtres ! Oui, Aix était une petite capitale, les gens se connaissaient et se donnaient un coup de chapeau en se rencontrant sur le cours. Personne ne criait, pas plus les bourgeois que les ouvriers. Il n'y avait pas de bruit. On allait de fontaine en fontaine — il y en a-tous les cent mètres — et on ne troublait pas le chant des fontaines. C'est pourquoi on ne criait pas. Avec les vieux Aixois, aujourd'hui, on se dit encore bonjour. En pensant au passé. Car le vieil Aix, c'est du passé. On le retrouve un peu comme un fantôme, vers 5 heures du matin. On le retrouve aussi au cimetière. J'y vais souvent me promener : les vieux Aixois sont encore là, en photos. Je les retrouve sur ces photos où ils rient ».

Comment Laurin est-il venu à la peinture ?

« A 23 ans, j'ai dit à ma mère : « Pourquoi attendre le soir de sa vie pour prendre sa retraite ? Si tu le veux, je la prends dès maintenant ». Et grâce à ma mère, j'ai été retraité à 23 ans. J'ai pu ainsi peindre et travailler avec acharnement pendant dix ans. Un jour Giono m'a demandé des illustrations pour ses livres. Je lui ai dit : « Non, vous faites du Giono, moi je fais du Laurin ».

Laurin parle de sa famille américaine : « J'ai cinq petits-enfants allemands et deux américains. Je suis le seul Français ».

Son dernier propos résume admirablement la personnalité même de Gabriel Laurin : « Je me sens Aixois, parce que j'ai passé ma jeunesse ici. J'en connais la lumière. Je n'ai plus à regarder : je n'ai qu'à peindre ».

Paul CHOVELON